

# Sociétés *en* changement

NUMÉRO 5 / JUIN 2018

**UCL**  
Université  
catholique  
de Louvain

**iacchos**  
Institut d'analyse du changement  
dans l'histoire et les sociétés contemporaines

## LA RÉSISTANCE, UN RISQUE À COURIR ?

**Jean-Michel Chaumont**

Sociologue, CIRFASE et Chaire Hoover  
d'éthique économique et sociale

**An Ansoms**

Economiste, Centre d'étude du  
Développement et collaboratrice du  
projet ARC-SERTIS

**NL** *Individueel of gezamenlijk – vele actoren vragen zich vandaag af hoe zich te verzetten. Hoe weerstand bieden aan de myriade van verschijnselen die zij als een bedreiging ervaren: globalisering, patriërchaat, de opkomst van populisme, ... Betekent 'hoe' net zo veel als 'onder welke modaliteiten'? Vandaar de vraag aan de sociale wetenschappen: welke individuele of collectieve handelingsvormen kunnen als 'weerstand' beschreven worden? Ons sociaal-historisch en antropologisch onderzoek biedt enkele antwoorden.*

**EN** *Numerous actors – individually or collectively organised – ask themselves how to resist today. How to resist to the many phenomena that they perceive as a threat: globalisation, masculine domination, the rise of populism... 'How' refers to the different modalities. Which brings us to a core question addressed in social sciences: which are the individual and collective forms of action that can be qualified as 'resistance'? Crossing our socio-historic and anthropological research offers some ideas.*

*En cette période anniversaire de Mai 68, et d'interrogations sur les héritages de cette mobilisation culturelle et sociale, une réflexion sur les formes de la résistance s'impose. A titre individuel ou organisés collectivement, de nombreux acteurs se demandent comment résister aujourd'hui. Comment résister à quantité de phénomènes qu'ils perçoivent comme des menaces : la mondialisation, la domination masculine, la montée des populismes... Comment signifie sous quelles modalités ? D'où la question adressée aux sciences sociales : quelles sont les modalités d'action individuelle ou collective qui peuvent être qualifiées de « résistance » ? Le croisement de nos travaux socio-historiques et anthropologiques offre des pistes de réponses.*

Dans le langage courant, du moins dans des pays comme la France ou la Belgique, le mot « résistance » demeure principalement associé à « la » Résistance, avec un grand R : la résistance armée contre l'occupant durant la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est pas surprenant car cet usage s'inscrit dans la longue durée : dès le 14<sup>e</sup> siècle, quand le mot apparaît dans la langue française, il signifie « s'opposer par la force ». Depuis quelques décennies cependant, l'apport des sciences sociales a été d'élargir la compréhension du concept. L'idée d'une opposition est conservée mais ses modalités se sont diversifiées : la force n'est plus l'unique moyen de la résistance dans les écrits des chercheurs. D'autres formes de résistance sont prises en compte. Elles peuvent inspirer nos contemporains. Voyons d'abord comment et pourquoi la compréhension s'est élargie. Nous verrons ensuite que cette révision toujours en cours n'est pas exempte de périls et de dérives.

## COMPRENDRE L'ABSENCE DE RÉSISTANCE ARMÉE

Nos recherches socio-historiques<sup>1</sup> indiquent que le concept de résistance a été questionné par des débats houleux relatifs à l'absence de résistance armée dans de nombreuses collectivités : peu de résistance armée au nazisme dans la population allemande ou, du côté des victimes, dans la population juive. Peu de révolte également dans la population des détenus de camps de concentration, qui auraient été plus susceptibles d'y recourir étant donné le grand nombre de résistants en son sein. On a dit et répété que, par exemple, les Juifs s'étaient laissé conduire à la mort « comme des moutons à l'abattoir »<sup>2</sup>. Il paraissait pourtant empiriquement absurde parce qu'inexact – et moralement offensant parce qu'injuste – d'en conclure que ces différentes populations n'avaient opposé aucune résistance. Elles avaient mobilisé d'autres formes de résistance, moins manifestes mais néanmoins réelles. L'apport de la recherche a été d'introduire des nuances et surtout des processus là où le sens commun a tendance à ne voir les choses qu'en noir et blanc, absence ou présence de résistance.

## LES FORMES OCCULTES DE LA RÉSISTANCE

Le philosophe américain Terence Des Pres (1939-1987) fit œuvre de pionnier dans son livre, non traduit en français, intitulé *The Survivor: An Anatomy of Life in the Death Camps* (« Le survivant : Anatomie de la vie dans les camps de la mort ») paru en 1976. À l'opposé d'une conception qu'il jugeait désuète de la résistance consistant à rendre le coup pour le coup, selon le vieux code de l'honneur qui ne pouvait tolérer qu'une injure demeure impunie, il soutenait que dans le contexte des camps de concentration, une telle conception revenait à prôner un vain suicide : frapper un kapo ou, a fortiori, un gardien SS revenait à signer son arrêt de mort. Cela exposait également les autres détenus à des représailles collectives.

La « vraie » résistance, disait-il encore, s'exerçait sous des formes clandestines. Dans le camp de Buchenwald par exemple, les détenus communistes avaient réussi à se faire nommer par leurs gardiens aux principaux postes à responsabilité. Ils avaient tiré parti du principe de la délégation aux détenus des fonctions subalternes, hérité du système carcéral allemand et appliqué dans tout l'univers concentrationnaire nazi, y compris les ghettos. Leurs responsabilités, notamment dans les bureaux où étaient décidées les affectations pour des commandos de travail plus ou moins meurtriers ou encore la comptabilité des décès, constituaient une arme redoutable : la possibilité d'inscrire ou de rayer certains détenus de ces listes permettait de protéger les camarades et de se débarrasser de détenus hostiles. Il en allait de même pour le contrôle de l'accès à l'infirmerie, la composition du service d'ordre, la responsabilité des baraques et quantité d'autres fonctions qui donnaient à ceux qui les occupaient la possibilité d'user – ou non – de leur pouvoir au bénéfice de la collectivité des détenus.

● Dans le camp de Buchenwald par exemple, les détenus communistes avaient réussi à se faire nommer par leurs gardiens aux principaux postes à responsabilité.

1 Chaumont, J.-M., *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*, Paris, La Découverte, 2017.

2 Chaumont, J.-M., *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997.

Conclure à l'absence de résistance dans les camps de concentration parce que les révoltes ouvertes y avaient été exceptionnelles, c'était donc à la fois faire preuve d'aveuglement face à des modalités occultes de résistance et ajouter, comme disent les anglais, l'injure à la blessure en blâmant les victimes.

## LES RÉSISTANCES QUOTIDIENNES, ARMES DU FAIBLE

À la même époque que Des Pres, James Scott, politologue à l'université de Yale, s'étonne à son tour face à l'absence de résistance *apparente* des populations paysannes

de l'Asie du Sud-Est. Ces masses opprimées et exploitées, fréquemment sujettes à de redoutables famines, ne se révoltent pas. Mais Scott montre avec énormément de finesse combien les paysans, sous les abords serviles qu'ils présentent face aux puissants, déploient des *ruses* ingénieuses pour maximaliser leurs avantages et faire valoir leurs intérêts<sup>3</sup>. Scott rend intelligible leur « éthique de survie » consistant à se garantir le minimum vital plutôt que de s'exposer à tout perdre – comme c'est arrivé plusieurs fois dans leur histoire – dans des affrontements tellement inégaux qu'ils n'ont aucune chance de vaincre.

Nos recherches sur les résistances cachées des paysans rwandais face aux injonctions du Gouvernement confirment d'ailleurs pleinement les hypothèses de James Scott de ce point de vue<sup>4</sup>.

Prenons l'exemple des différentes actions de résistance des paysans du district Ruhango lorsqu'ils se sont vu imposer par le Gouvernement du Président Kagame de ne cultiver que du manioc. Quel est le contexte? Une usine de transformation du manioc a été construite dans la région pour favoriser son développement économique. Afin d'en assurer la rentabilité, cette usine doit s'assurer d'en transformer chaque jour un volume minimum, mais ce volume ne peut être atteint que si tous les paysans de la région consacrent la majeure partie de leurs terres à produire du manioc,

### DES MOTS / Si tout est résistance, plus rien ne l'est



Les sciences sociales doivent éviter de produire un concept de résistance normativement biaisé, limité aux dominés ou trop indistinct.

#### Résistance et morale

Elles ne peuvent évidemment pas en restreindre l'usage aux formes de résistance qui sont sympathiques au chercheur concerné : l'opposition de comités de quartier contre ce qu'ils estiment être l'invasion des promoteurs immobiliers ou celles d'électeurs de partis populistes contre ce qu'ils estiment être l'invasion des migrants sont dans les deux cas de la résistance d'un point de vue sociologique. Puisque ce sont, partiellement au moins, les mêmes facteurs sociaux qui permettent de les expliquer et de les comprendre.

#### Résistance et domination

La résistance n'est pas toujours le fait d'acteurs « dominés » et il importe donc de défaire le couple conceptuel trop souvent considéré comme allant de soi entre *domination* et *résistance*. On le remplacera avantageusement par le couple *menace* et *résistance*, la menace pouvant ou non être réelle, réalité dont le chercheur peut -ou non- chercher à s'enquérir.

Dans un registre plus empirique, le couplage fréquent entre la ruse et les acteurs faibles ne tient pas à l'examen non plus : certes les faibles n'ont souvent que ce registre à leur disposition mais les « puissants » qui disposent également de la force n'hésitent évidemment pas à recourir à la ruse dans les nombreuses situations où elle semble plus efficace.

#### Résistance ou protection des acquis

Un autre abus de langage consiste à donner les concepts de « mouvement social » et de « résistance » pour équivalents. Dans la bouche des acteurs, l'équivalence est symptomatique d'un temps, le nôtre, où les acteurs dits « progressistes » sont sur la défensive.

Mais les chercheurs, par contre, distingueront utilement les conduites individuelles ou collectives qui, sous forme d'un mouvement social, œuvrent d'initiative dans l'espoir de peser sur le destin social des conduites réactives qui visent à conserver des avantages acquis.

Une définition très générale de la résistance qui permet d'englober l'immense variété de ses usages en sciences sociales serait : « une réaction face à la perception d'une menace ». Dans un second temps, ce sont les spécifications du type de réactions et du type de menaces qui deviennent indispensables.

<sup>3</sup> Scott J., *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Editions Amsterdam, 2008.

<sup>4</sup> Ansoms A. et Cioffo Giuseppe D., « The Exemplary Citizen on the Exemplary Hill : The Production of Political Subjects in Contemporary Rural Rwanda », *Development and Change* 47 (6) : 49-69 et dans le cadre de l'action de recherche concertée « Resistance to international prescriptions and injunctions in Africa and the Middle East today » dans laquelle An Ansoms poursuit son programme de recherche.

● *Les résistances sont à considérer sur un continuum, depuis les réactions individuelles de survie jusqu'aux actions politiques ouvertes.*

et vendent leur récolte à l'usine. Après une phase d'espoir, les paysans ont déchanté. Au lieu de représenter une opportunité supplémentaire pour mettre en valeur leur production, la vente à l'usine devenait une obligation avec un prix imposé nettement sous le prix du marché.

Différentes formes de résistances se sont alors développées, depuis la culture secrète d'autres céréales, en passant par la dissimulation d'une partie de la production pour usage familial, et jusqu'à la mise en place d'un réseau de courtiers prenant livraison de nuit afin de revendre à meilleur prix au Congo. Même les mesures de rétorsion très fermes du Gouvernement, obligeant les paysans à détruire le matériel nécessaire à la transformation du manioc pour leur consommation, furent contournées. Les paysans se mirent à faire sécher leur récolte sur les toits de leurs maisons ou grâce à des dispositifs faciles à cacher.

Tous ces actes de résistance, bien que dissimulés, ne sont pas restés inconnus des autorités, particulièrement aux échelons locaux. Cependant, après une longue phase de clandestinité, les formes de résistance sont devenues de plus en plus ouvertes. La presse a même fini par s'en faire l'écho et un débat plus ouvert sur la question est devenu possible. Le résultat fut une renégociation des prix offerts par l'usine, mais sans remise en cause de la légitimité des structures de pouvoir à imposer des cultures et des chaînes de commercialisation aux paysans.

Cet exemple montre combien les résistances sont à considérer sur un continuum, depuis les réactions individuelles de survie jusqu'aux actions politiques ouvertes, et aux stratégies collectives pour modifier les injonctions gouvernementales. Elles ne sont plus seulement des stratégies individuelles de survie, dès lors qu'une conscience partagée sur les actions menées, qui sont au cœur de l'action politique, émerge.

Tant d'un point de vue empirique que normatif, l'élargissement de la notion de résistance enrichit la compréhension des mouvements d'opposition. Cette révolution du regard percole ensuite dans le grand public *et transforme l'appréhension des résistances par les acteurs eux-mêmes*, qu'ils aient été résistants ou souhaitent le devenir.

Il convient toutefois de rester lucide et critique. La révision du concept entreprise par les sciences sociales n'est pas complète si elle ne s'accompagne pas d'une analyse des zones d'ombre des modalités de résistance nouvellement rendues visibles. A moins de cela, au lieu d'affiner notre appréhension des réalités, les chercheurs la floutent au contraire. Quand leurs recherches sont de médiocre qualité, cela arrive malheureusement parfois aussi.

### LA RÉHABILITATION DE LA RUSE, LE RISQUE DE TOUT CONFONDRE

Le premier risque associé à l'ouverture à toutes les formes d'oppositions et de ruses, est de négliger des distinctions nécessaires. Dans la foulée des travaux séminaux de Michel de Certeau ou de Jean-Pierre Vernant et de Marcel Détiéne, certains se sont livrés à des célébrations fort naïves de toutes les ruses prises indistinctement : n'importe quelle ruse déployée par des acteurs faibles devait être considérée comme de la résistance. Mais ce serait abusif et il faut souligner que les acteurs eux-mêmes ne s'y trompent pas.

*Il ne suffit pas de ruser,  
il ne suffit même pas de  
prendre des risques :  
une composante  
altruiste significative  
est nécessaire.*

Revenons pour l'illustrer à la Résistance durant la guerre 40-45. L'argent étant le nerf de la guerre, les résistants se livraient à des pratiques – hold-up, racket – qui, n'eût été la finalité des sommes ainsi récoltées, auraient été justement qualifiées de banditisme. Comme il fallait s'y attendre des truands en profitèrent pour revendiquer des actions criminelles comme étant résistantes, parfois même en versant une partie des gains réalisés à d'authentiques résistants. Sans doute les auteurs des actes crapuleux avaient-ils de bonnes raisons de se soucier de leur propre peau mais toute pratique de survie ne saurait être considérée sans plus comme pratique de résistance. L'alliage entre une éthique de la survie à tout prix et le recours à la ruse est susceptible de légitimer les conduites les plus cyniques et éhontées. Il ne suffit

pas de ruser, il ne suffit même pas de prendre des risques : une composante altruiste significative est nécessaire. Les résistants ne furent pas dupes et maintinrent la distinction morale entre leurs pratiques et celles des truands. Les historiens ne peuvent se laisser duper non plus et doivent récuser l'amalgame pour des raisons causales : les motivations qui président aux actes sont différentes et leurs explications de même.

### LES DOMMAGES DE LA RUSE

Un second risque de la célébration naïve de la ruse est d'ignorer les dommages et les risques qui lui sont inhérents. Notre culture nous présente les personnages emblématiques de la ruse – de Robin des Bois à Tjil Eulenspiegel – sous des formes très sympathiques et facétieuses. Ils sont espiègles, jeunes et beaux. La réalité est souvent moins rose. À côté du roublard renard, les anciens grecs associent la ruse au poulpe répugnant. La ruse, ne l'oublions pas, signifie en effet le recours obligé à la dissimulation et la tromperie. On en sort rarement indemne.

La réhabilitation des pratiques subalternes de résistance serait partielle si elle manquait de signaler ces dommages omniprésents dans les témoignages des acteurs. Ainsi la collaboration avec les bourreaux à laquelle contraignait l'occupation de postes à responsabilité a-t-elle donné lieu dans les camps de concentration à des dommages parfois irréparables. Nous avons vu que les détenus communistes occupaient des postes stratégiques dans l'administration

de Buchenwald. Cette occupation avait un prix : pour convaincre les SS de donner des responsabilités à des détenus communistes, il fallait que ceux-ci leur inspirent confiance. À cette fin, il leur était indispensable de donner des gages, des gages de confiance précisément. Les détenus « fonctionnaires » devaient donc faire la preuve qu'avec eux aux commandes, le camp fonctionnait mieux qu'avec d'autres collaborateurs potentiels. Preuve bien sûr susceptible d'être retournée contre eux au moment des règlements de compte car si les gages donnés étaient suffisants

### DES CHIFFRES / Quantifier les résistances ?

Ont-ils résisté en nombres significatifs ? Certains furent-ils plus résistants que d'autres ? De façon bien compréhensible, les médias et les opinions publiques sont avides de réponses à ce type de questions. Pourtant la production de données quantifiées sur les résistances pose des problèmes redoutables. Citons en trois récurrents :

- 1° **Au niveau des sources** : pour des raisons de sécurité évidentes, dans les régimes non-démocratiques, les résistants ont intérêt à supprimer toutes les traces susceptibles de devenir des pièces à conviction contre eux. Quant aux chiffres qu'ils communiquent, ce sont bien souvent des instruments de lutte plutôt que de connaissance.
- 2° **Au niveau des définitions** : quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour être inclus dans la population des résistants ? Toute la problématique de l'élargissement se repose ici très concrètement et il n'est pas évident que les éventuelles définitions officielles (pour l'obtention de statuts, de décorations, de pensions) puissent être reprises comme telles par les chercheurs.
- 3° **Au niveau des totalisations** : comment mesurer l'intensité avec laquelle une population soutient -ou non- des minorités militantes quand l'expression de certaines opinions et plus encore de gestes de solidarité active sont passibles de sanctions ? De plus, cette intensité évolue : la mesure au temps T1 ne donnerait pas le même résultat aux temps T2 ou T3...

En croisant plusieurs indicateurs, des ordres de grandeur peuvent être fournis mais une extrême prudence reste de mise qui interdit de proférer des jugements trop généraux. L'exercice de quantification n'est pas seulement difficile, il expose le chercheur au reproche de dénigrement : par exemple lorsque Raoul Hilberg cite le chiffre de 19 soldats de l'armée allemande tués lors de l'insurrection du ghetto de Varsovie, certains l'accusent de minimiser les accomplissements de la résistance juive<sup>1</sup>. Sur des sujets sensibles, comme par exemple, la proportion de résistants et de collaborateurs en Flandre et en Wallonie, de vives polémiques et instrumentalisation politiques peuvent en résulter<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Meckl M., Helden und Märtyrer. Der Warschauer Ghettoaufstand in der Erinnerung, Berlin, Metropol Verlag, 2000, p.126.

<sup>2</sup> Comme lors de la constitution du gouvernement en 2014 : [https://www.rtf.be/info/belgique/detail\\_en-flandre-on-etudie-la-collaboration-en-wallonie-on-etudie-la-resistance?id=8381524](https://www.rtf.be/info/belgique/detail_en-flandre-on-etudie-la-collaboration-en-wallonie-on-etudie-la-resistance?id=8381524)

● *Par la méfiance et les équivoques qu'il suscite, le recours à la ruse nuit forcément à la camaraderie, soit le ciment de la communauté qui est un des ressorts ultimes de la résistance elle-même.*

pour convaincre les ennemis, ils pouvaient aussi convaincre les amis et alliés que ces militants avaient trahi. Beaucoup de détenus non communistes, ignorant tout de l'existence de réseaux clandestins au sein même de Buchenwald, accusèrent les communistes de collusion avec les nazis après la Libération. Même dans les rangs communistes le brouillage des frontières entre l'ami et l'ennemi pouvait avoir des effets délétères sur le tissu relationnel au sein du collectif et donc sur le collectif lui-même. À la confiance se substitue alors une suspicion systématique : les bénéfiques escomptés – qui sont généralement différés – compensent-ils le coût immédiatement perceptible des gages donnés à l'ennemi ?

Non seulement un calcul coût-bénéfice particulièrement difficile est-il à l'œuvre mais parfois le soupçon se déporte sur la sincérité des intentions : celui-là qui se fait planquer à l'infirmerie – privant de lit un vrai malade – au nom de son importance présumée pour l'organisation, n'est-ce pas plutôt le souci de sa propre survie qui le détermine ? Et, bien sûr, dans certains cas les soupçons étaient fondés, ce qui interdisait de les écarter d'un revers de la main. Des procédures de vérification tatillonnes étaient dès lors mises en place qui, à leur tour, alimentaient la croyance dans le bien-fondé des soupçons : pourquoi sinon des contrôles auraient-ils été nécessaires ? Soumis à ces contrôles, les détenus concernés étaient souvent bien en peine de lever les équivoques : si de fait le poste occupé s'accompagne de certains privilèges, comment prouver que ce sont les objectifs altruistes et non la jouissance de ces privilèges qui motivent son occupation ?

Pour le résumer d'un mot, par la méfiance et les équivoques qu'il suscite, le recours à la ruse nuit forcément à la camaraderie, soit le ciment de la communauté qui est un des ressorts ultimes de la résistance elle-même.

### LES LIMITES DE LA RUSE

L'exemple rwandais révèle un troisième risque de l'usage de la ruse : les limites de son action. La ruse des paysans face aux politiques de modernisation agraire top-down leur a en effet apporté des avantages tangibles. En plus de la renégociation ponctuelle des prix, on observe depuis quelques années une plus grande tolérance vis-à-vis de la pluriculture (combinaison de plusieurs cultures sur la même parcelle) alors que la monoculture était une obligation non négociable jusqu'il y a peu. On observe aussi – pendant des phases de pénurie alimentaire – que les autorités sont devenues plus permissives envers les paysans qui cultivent – en cachette – des cultures non-prescrites par les autorités. Cependant, le débat plus large sur les failles systémiques de l'imposition d'un modèle de révolution verte à travers un État fort – soutenu par les bailleurs de fonds au niveau international – n'est pas mené. Autrement dit, si cette forme de résistance a permis de changer des choses à la marge (prix d'une culture dans une usine), elle ne remet pas en cause la légitimité pour l'État d'imposer le type de culture et sa commercialisation. Cette limite structurelle constitue une troisième raison de ne pas l'embrasser sans réserve.

● *Il est de nombreuses circonstances dans lesquelles l'opposition ouverte s'indique en dépit des apparences comme la stratégie la moins coûteuse.*

#### POUR ALLER PLUS LOIN

Ansoms A. et Cioffo Giuseppe D., « The Exemplary Citizen on the Exemplary Hill: The Production of Political Subjects in Contemporary Rural Rwanda », *Development and Change* 47 (6): 49-69.

Chaumont, J.-M., *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*, Paris, La Découverte, 2017.

Debruyne, E. « Combattre l'occupant en Belgique et dans les départements français occupés. 1914-1918. Une 'résistance avant la lettre' ? », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°115, juin -septembre 2012, p.15-30.

Pleyers, G. et Capitaine, B. (éds.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2016.

## LES ATTEINTES À L'INTÉGRITÉ PSYCHO-MORALE INDIVIDUELLE

En quatrième et dernier lieu, il faut citer les dommages à l'intégrité psycho-morale des personnes elles-mêmes qui recourent à la ruse. Mimer la servilité, quelles que soient les restrictions mentales dont le mime s'accompagne, ne laisse pas indemne. Courber la tête, baisser les yeux pour ne pas provoquer l'ire du maître, écouter sans broncher des propos humiliants, assister passivement à la violence faite aux siens sont autant de postures que la ruse peut légitimer mais qui laissent en bouche le goût amer de la lâcheté. On fait semblant d'y être indifférent, que ce n'est pas si grave, qu'on prendra sa revanche. Mais on n'est pas dupe, on sent bien qu'on est rongé.

Quand les postures de dissimulation se transmettent générations après générations, elles aboutissent à la construction d'images stéréotypées qui sont aisément naturalisées : on entendra alors, généralement de la bouche des puissants, que telles ou telles manières fourbes sont typiques d'esclaves ou de serfs, ou encore que les femmes sont « naturellement » plus rusées que les hommes... À la limite, ces stéréotypes sont invoqués pour légitimer les dominations subies. Même après des décennies de résistance féministe, certaines postures corporelles demeurent massivement associées à certaines catégories de population. Voyez par exemple ces adolescentes isolées dans nos transports en commun qui regardent obstinément leurs chaussures. Quel contraste entre ces postures rabougries et l'occupation des mêmes espaces par des adolescents. Alors oui, elles n'en pensent pas moins et se rabougrir est une tactique efficace pour éviter les ennuis, une réaction face à la perception d'une menace et donc une résistance au sens le plus large du terme. Mais elle ne permet que de *vivre avec* la domination, pas de la combattre. À l'inverse, qu'il est jubilatoire de pouvoir dire son fait à l'oppresser : cela restaure l'estime et le respect de soi mieux que toute thérapie. « Balance ton porc » et #Me Too ont été exemplaires de ce point de vue. L'estime de soi restaurée rend possible l'action collective et donc l'émergence progressive de résistances organisées, voire même de mouvements sociaux plus offensifs que réactifs.

La révision du concept de résistance ouvre des pistes concrètes et intéressantes à l'action collective. Il apparaît toutefois qu'il convient de rester critique dans la réhabilitation de ses formes mineures : la ruse oui, mais avec modération. Il est de nombreuses circonstances dans lesquelles l'opposition ouverte s'indique en dépit des apparences comme la stratégie la moins coûteuse. C'est une leçon tirée de l'examen des formes de résistance en situations extrêmes dont la pertinence semble plus grande encore dans des contextes ordinaires puisque le courage-là n'exige pas qu'on y risque sa vie, tout au plus bien souvent de renoncer à une promotion. Mais il est aussi d'autres histoires et d'autres espaces où la résistance peut prendre des chemins changeants, et petit à petit faire sortir la ruse du bois, jusqu'à gagner certaines batailles, comme le racontent les paysans rwandais. Cela permettra-t-il de gagner la guerre ?

## DES INTERPRÉTATIONS / Étudier les résistances, un risque éthique et épistémologique ?

En travaillant avec des populations «résistantes», le chercheur est confronté à des enjeux éthiques et épistémologiques majeurs.

**Méfiance ou instrumentalisation**

Si la résistance se définit comme «une réaction face à la perception d'une menace», le résistant définira, lui, fréquemment cette menace comme une forme de domination. Parfois, il percevra le chercheur comme une menace et le rangera à son tour dans la famille des dominants. Il sera alors très compliqué pour le chercheur de gagner suffisamment leur confiance pour accéder aux cercles de résistants.

Dans d'autres cas, le chercheur pourra être accueilli comme un porte-parole potentiel de «la cause». Le dilemme du chercheur sera tout aussi grand : entre la rigueur d'un regard analytique sur les phénomènes étudiés et l'engagement social explicite, comment donner une légitimité scientifique à l'une ou l'autre formes de résistance sans se faire instrumentaliser ?

**Interprétation des non-dits**

Dans les formes cachées de la résistance, un rapport de force inégal, explicite ou implicite, oblige les résistants à se déguiser, à agir sous le masque. Ce masque dissimule les stratégies de résistance dans l'espace public – tant aux acteurs menaçants qu'au chercheur. Le chercheur est dans ce cas confronté à des défis intellectuels majeurs. Comment accéder aux espaces non publics – et gagner la confiance des acteurs impliqués – pour pouvoir observer les formes de résistance cachées ? Comment les analyser si la résistance s'exerce à travers des non-dits, imperceptibles dans les actions ou discours explicites ? Quelle interprétation peut-on leur donner ?

**Dévoilement des stratégies déguisées**

Et lorsque le chercheur devra publier ses travaux, comment fera-t-il pour ne pas abandonner ses responsabilités éthiques ?

Quel droit a-t-il, comme chercheur, de dévoiler des stratégies d'acteurs déguisées et de rendre explicites les non-dits observés ? Quel droit a-t-il de typifier ces stratégies comme des formes de résistance face au pouvoir, en risquant d'attirer son attention et de le pousser à réagir ? À quels risques expose-t-il alors les résistants ?

**Dangers pour le chercheur**

Au-delà des enjeux éthiques pour les résistants qu'il étudie, le chercheur peut lui-même s'exposer à des dangers physiques et psychologiques. Ses travaux seront interprétés et instrumentalisés en fonction des dynamiques de pouvoir et de résistance en dehors de son contrôle. Son analyse ou les interprétations faites de son analyse pourront être attaquées. L'impact psychologique d'une telle charge peut être lourd.

**Travail collectif et regard réflexif**

Ces défis et ces risques sont des dilemmes avec lesquels le chercheur doit composer. Comme acteur du système sociétal qu'il étudie, il a une responsabilité envers les participants à sa recherche, envers ses collaborateurs, et – on l'oublie trop souvent – envers lui-même. La vitesse à laquelle le contexte peut changer augmente encore la difficulté du travail. Les formes de menaces et les risques impliqués dans la résistance se modifient à tout moment, pouvant ainsi transformer profondément les conséquences d'un choix du jour au lendemain.

La seule réponse possible à ces défis est de s'engager dans une réflexivité continue. Dans notre expérience, cette réflexivité nécessite un collectif de recherche, regroupant des chercheurs de multiples disciplines, nationalités et genres. Au sein de notre équipe, de nombreux débats sur les enjeux éthiques et épistémologiques de nos recherches nous ont permis de complexifier notre propre regard, de faire des choix de manière concertée et de tirer des leçons des problèmes rencontrés. Dans un esprit de questionnement plutôt que de jugement.

**COORDINATION****Rédaction en chef**

Gaëlle Gaëtane Chapelle  
> gachapelle@gmail.com  
> +32 495 36 11 09

**Graphisme et mise en page**

Marie-Hélène Grégoire (misenpage.be)

**Éditeur responsable**

Matthieu de Nanteuil,  
Institut IACCHOS,  
place Monstequieu 1,  
1348 Louvain-la-Neuve

**COMITÉ DE RÉDACTION**

Jean-Michel Chaumont  
> jean-michel.chaumont@uclouvain.be  
Matthieu de Nanteuil  
> matthieu.denanteuil@uclouvain.be  
Patricia Vendramin  
> patricia.vendramin@uclouvain.be  
Marc Zune  
> marc.zune@uclouvain.be

L'Institut d'analyse du changement dans l'histoire et les sociétés contemporaines (IACCHOS) est une confédération scientifique de 10 centres de recherche

